

**Nicolas Martin**

**A propos de la conférence de François Jullien, “Décoïncider de la langue de l’Être” du jeudi 1er avril**

L’association *Décoïncidences* est explicitement politique, relative à la vie collective, et aussi fléchée par une urgence : prévenir l’élection du Front national (qu’il ait été rebaptisé ne change rien à l’affaire si l’on se réfère aux politologues qui ont sondé les écarts entre les propos publics et ceux tenus à huis clos dans la serre chaude de l’entre-soi). J’aurais aimé vous inviter à resserrer le lien entre la raison politique de *Décoïncidences* et votre intervention. Ma question est pour le moins trébuchante, mais je sais que vous auriez généreusement remis l’affaire d’équerre.

Donc, jeudi soir : les mots. L’outil par excellence du responsable politique.

Cette incise. La question a été soulevée : Peut-on déborder la langue de l’intérieur de sa langue ? Connaissez-vous (sans doute, sûrement) les travaux du linguiste Gustave Guillaume, auxquels se sont référés Merleau-Ponty, cité hier soir, mais aussi Paul Ricoeur, Gilles Deleuze et, aujourd’hui, Jean-Marc Ferry ? Comme je lisais *Temps et Verbe* et termine *Principes de linguistique théorique*, je ne cessais de regretter les rencontres qu’organisait Guy Tabellion, tant j’aurais aimé vous entendre sur une lecture qui entre en dialogue avec vos propres chantiers. Je ferme la parenthèse.

Les mots donc. Et des mots ordinaires (nervures, veinures, linéaments, etc.), des mots artisanaux, dont vous avez souligné le potentiel opératoire, plus que méthodologique, tout en précisant le but poursuivi : les porter au concept. Du mot ordinaire au mot concept (propension par exemple) se peut lire comme le passage de l'opératoire au méthodologique. Nous ayant habitué à aussi penser dans les termes de l'économie, ce passage est un gain (méthodologique) et une perte (opératoire). Ou encore pour l'analyser dans les termes d'une autre analytique (l'essor/l'étale), ne pourrait-on dire que l'usage des mots ordinaires/artisanaux est d'essor, quand les mots-concepts se tiennent aux portes de l'étale. Prenons un exemple, que vous ne manquerez pas de réfuter, tant il est loin de vos travaux. Soit le mot « résilience ». Un mot artisanal, qui renvoie à un phénomène physique : la capacité d'un matériau à absorber l'énergie d'un choc en se déformant. On sait la destinée du mot. L'atteste récemment l'opération *Résilience* lancée par Emmanuel Macron, qui désigne l'engagement des forces armées sur le front sanitaire. Boris Cyrulnik n'est pas dupe de l'usage quasi-mécanisé de ce mot artisanal, après qu'il l'a conceptualisé. On peut aussi se référer à l'histoire critique du mot de Serge Tisseron (Que sais-je ?). Je laisse ce petit développement en suspens et pose la question suivante : comment sur la scène politique maintenir opérant un mot (un mot plein de promesses, ouvrant des perspectives, un mot qui serait, pour filer la métaphore, un fruit gorgé de saveurs, plein de fraîcheur, donc aiguillonnant les attentions, insufflant de l'allant à la pensée collective), mais un mot que l'art politique enjoint de « porter au concept » (l'exercice politique étant aussi méthode didactique) – sans prendre le risque de le racornir, taveler, vider de son potentiel, sa puissance créatrice, bref, d'en faire un fruit sec ?

Hypothèse de travail : soit l'attaché parlementaire d'un élu promis à un bel avenir qui vous a lu, entendu. Il attire l'attention du Député sur vos travaux. Celui-ci vous lit, vous écoute. Il se laisse « travailler » par cette réflexion et accomplit le voyage auquel vos travaux le convient. A coup sûr, sa parole (politique) sonnera différemment. Mais quel usage politique peut-il en faire, politique c'est-à-dire dans sa relation à cet autre qu'est l'électeur, le citoyen ? Cette interrogation : tant que l'usage est in petto, l'essor est opérant, il l'est pour l'élu et, indirectement, pour l'électeur, si l'on s'accorde sur le fait que la parole de l'élu sonne tout autrement, mais si l'usage est interpersonnel, collectif, le mot doit se hisser au niveau du concept, en revêtir les atours. L'instruction du débat public le recommande. N'est-il pas alors condamné à l'étale, sitôt promu sitôt moribond, après notamment que le ressassement médiatique en aura sapé la valeur, stérilisé la fertilité, désamorcé la charge imaginative ?

J'ajoute que j'ai bien entendu (et lu dans vos livres) que l'opération préconisée ne consiste pas à remplacer cela qui fonde l'Europe – l'inquiétude de ce qu'elle fait et la portée politique de la traduction qui nourrit (entretient le feu de) l'altérité du dedans – mais à remettre de la vivacité dans l'Europe, après avoir pris conscience de la valeur de ce fondement dans l'écart de langue (écart autrement plus transgressif que l'écart de langage).